Alcuin sur la route

Stéphane Lebecq

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1206>

DOI : 10.4000/abpo.1206

ISBN : 978-2-7535-1495-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2004

Pagination : 15-25

ISBN : 978-2-7535-0053-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Stéphane Lebecq, « Alcuin sur la route », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-3 | 2004, mis en ligne le 20 septembre 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1206> ; DOI : 10.4000/abpo.1206

I

Environnement et cadre de vie

Alcuin sur la route

Stéphane LEBECQ

Professeur d'histoire médiévale
Université de Lille 3 (CRHEN-O)

« Message, dirige-toi par une course rapide à travers les plaines de la mer, gagne grâce au vent les bouches puissantes du Rhin poissonneux, pénètre dans les rouleaux de l'onde tumultueuse¹... »

S'adressant au support de son poème – *cartula* –, Alcuin l'invite à faire un voyage sur le Rhin. Qu'il remonte celui-ci et s'arrête successivement à Utrecht, à Dorestad, à Cologne, puis – après un détour par la Moselle jusqu'à Echternach pour y honorer Willibrord –, *ad aulam regis* (un palais qu'on a quelques raisons, chronologiques autant que géographiques, d'identifier avec Ingelheim), enfin à Mayence et à Spire. S'adressant toujours à son poème (ou plutôt à la *cartula* qui le porte) il lui recommande les bonnes adresses, le détourne des autres, et lui fait rencontrer les illustres personnages qu'il aura la chance de croiser sur sa route – évêques, abbés, officiers palatins, clercs et intellectuels de la cour de Charlemagne, et même le roi des Francs en personne.

Nul doute, vues la profusion des détails et la qualité des informations par ailleurs vérifiables, que le procédé rhétorique sert de prétexte à l'évocation d'un voyage qu'Alcuin lui-même a fait entre l'Angleterre et le continent, sans doute peu de temps avant la rédaction du poème. Le nom et la fonction des personnages invoqués à l'occasion de ses escales successives – comme Albéric évêque d'Utrecht (775-784), Ricvulf évêque de Cologne (c. 772-c. 794), Samuel alias Beornrad abbé d'Echternach (c. 776-797), Lul évêque de Mayence (754-786), Bassinus évêque de Spire (761-v. 780) –, ou à l'occasion de son séjour au palais – comme Paulin d'Aquilée et Pierre de Pise (présents l'un et l'autre à la cour depuis les lendemains de la conquête franque du royaume lombard jusqu'à la fin des années 780), ou comme le notaire Radon (chancelier du palais de 776 à 794) et le vieux Fulrad de Saint-Denis (mort en 784) –, permettent de dater approximativement le voyage au cours duquel Alcuin les a rencontrés.

1. Alc. Carm., p. 220-223 : *Cartula, perge cito pelagi trans aequora cursu,/Ostia piscosi flabris pete fortia Rheni,/Ingrediens rapidis pontum qua volvitur undis...*

Comme l'itinéraire d'Alcuin paraît s'arrêter quelque part dans la moyenne vallée du Rhin, il ne s'agit probablement pas d'un des voyages, attestés par ailleurs, que l'écolâtre anglo-saxon fit à Rome jusqu'à celui, fameux, de 781, au retour duquel Charlemagne le débaucha. Peut-être convient-il donc de rapprocher le poème d'une allusion de la *Vita Alcuini* suivant laquelle Alcuin avait été envoyé auprès de Charlemagne par son maître Ælbert², qui fut archevêque d'*Eboracum*/York de 767 à 778, date à laquelle il se retira de l'épiscopat pour mourir en 780. On aurait alors de bonnes raisons de penser que le voyage rhénan d'Alcuin, et par conséquent sa première rencontre avec Charlemagne, eurent lieu entre 775/776 (dates approximatives de l'accès à l'épiscopat d'Albéric d'Utrecht et à l'abbatiate de Samuel/Beornrad d'Echternach, nommément cités aux vers 6 et 25 du *carmen*) et 778, à la limite 780.

Ce poème, qui contient l'un des récits de voyage les plus circonstanciés que nous aient laissés les sources du très haut Moyen Âge, montre l'intérêt de l'œuvre lyrique d'Alcuin pour notre sujet. Mais, si l'on veut en savoir plus sur ses voyages et déplacements, on devra aussi consulter, outre les diverses grandes sources historiographiques des premiers temps carolingiens,

– la *Vita Alcuini* dont il vient d'être question, qui a été écrite entre 821 et 829, sans doute à Ferrières-en-Gâtinais³, par un religieux anonyme qui dit s'être beaucoup inspiré du témoignage d'un élève du maître appelé Sigulf;

– et surtout la correspondance d'Alcuin, dont il faut rappeler d'emblée que la part qu'on a conservée de ses quelque 300 lettres, essentiellement écrite dans les dernières années de sa vie, ne dit presque rien des voyages qu'Alcuin a effectués au temps de sa jeunesse et de sa maturité.

Les voyages d'Alcuin

On peut par commodité distinguer trois types de voyages correspondant plus ou moins aux trois temps de la vie publique d'Alcuin : le maître anglo-saxon entre son île et le continent ; le conseiller de Charlemagne et les déplacements d'un palatin ; l'abbé (de Saint-Martin en particulier) et les tournées d'inspection d'un gestionnaire. Notons dès à présent que ces deux derniers types de déplacements ont pu, en particulier dans la période de transition de la fin des années 790, s'enchaîner, voire se confondre.

Un Anglo-Saxon entre son île et le continent

Il n'est pas indifférent de noter qu'Alcuin, né vers 735, a grandi dans une famille northumbrienne habituée aux voyages missionnaires (il est appa-

2. Vita Alc., c. 9, p. 184-197 : [Alcuinus] *noverat enim eum [= regem Karolum] quia olim a magistro suo ad ipsum directus fuerat.*

3. Voir l'introduction de W. ARNDT à l'édition de la Vita Alc., en particulier p. 182.

renté à Willibrord, premier évêque des Frisons en 695, et peut-être à Willehad, parti en Frise en 770, et premier titulaire de l'évêché de Brême fondé en 787). En outre, il est l'héritier de la tradition anglo-saxonne des pèlerinages à Rome.

Plusieurs voyages sur le continent sont en effet attestés jusqu'en 781 :

– Un ou plusieurs voyages à Rome en compagnie de son maître Ælbert, dont il rappelle dans son poème sur les saints d'*Eboracum* les nombreuses *pérégrinations* qui le conduisirent outre-mer⁴. Peut-être est-ce un de ces premiers voyages qu'Alcuin évoque dans une lettre adressée en 799 à Charlemagne, où il écrit que, tandis qu'encore *adolescens* il se rendait à Rome, il passa quelques jours dans la cité royale de Pavie, où il fut le témoin du débat qui y opposa le juif Lull à « maître Pierre » (de Pise)⁵. Ce fut en tout cas à l'occasion d'un des voyages effectués « dans les pas de son maître » qu'il fut un jour accueilli par les moines de l'abbaye de Murbach en haute Alsace, dont il évoqua plus tard le souvenir ému qu'il en avait gardé : *Olim magistri mei vestigia secutus vestrae congregationis laudabilem conversationem videbam et amabam*⁶.

– Voyage à la cour de Charlemagne à la demande de son maître l'archevêque Ælbert d'*Eboracum*. C'est le voyage évoqué dans le poème, dont il profita pour nouer de solides relations parmi les élites laïques et ecclésiastiques du royaume franc.

– Nouveau voyage à Rome en 781, à la demande d'Eanbald, successeur de Ælbert, pour aller y chercher le pallium du nouvel archevêque. À son retour, alors qu'il se trouvait à Parme, Alcuin rencontra une nouvelle fois Charlemagne, qui se rendait dans la Ville pour y fêter Pâques, et qui lui demanda de collaborer à l'œuvre de réforme religieuse et politique de son royaume⁷.

Mission à York accomplie, Alcuin arriva donc à la cour de Charlemagne en 782, et resta sur le continent jusqu'à sa mort en 804. Il allait cependant retourner deux fois en Angleterre :

– En 786, sans doute à la demande de l'archevêque Eanbald et du roi Ælfuald, pour participer à un concile chargé de la réforme des églises northumbriennes, et dont il alla, avec toute une délégation, remettre les décisions à Offa de Mercie⁸.

– Fin 790, où il y repartit, pas tant parce qu'il souhaitait retourner dans « le lieu où il avait été élevé, tonsuré et consacré dans l'ordre des lévites [c'est-à-dire des diacres] », comme dit la *Vita* avec une note de nostalgie⁹,

4. *Versus de patribus, regibus and sanctis Eboracensis ecclesiae*, vers 1453-1462, éd. par P. GODMAN, *Alcuin. The Bishops, Kings...*

5. Alc. Ep. 172, p. 285.

6. Alc. Ep. 271, p. 429.

7. Vita Alc., c. 9, p. 184-197 : *Habuit regem Karolum Parma civitate obvium. Quem magnis rex alloquens suasionibus et precibus postulavit ut ad se post expletionem missatici in Franciam reverteretur.*

8. Alc. Ep. 3, p. 28.

9. Vita Alc., c. 9, p. 190.

que parce qu'il avait été chargé par Charlemagne d'une mission diplomatique auprès d'Offa pour régler quelques contentieux entre les rois et envisager des projets matrimoniaux entre leurs héritiers¹⁰. Il y serait volontiers resté définitivement, s'il n'avait été rappelé en 793 par le roi des Francs pour « l'aider dans la défense de la foi catholique », c'est-à-dire pour lutter contre l'adoptianisme¹¹.

Alcuin aurait sûrement préféré finir ses jours en Northumbrie, comme il en a exprimé le souhait à ses anciens condisciples d'*Eboracum*¹²; mais les désordres consécutifs à l'assassinat du roi Ethelred l'en dissuadèrent : « J'étais prêt à revenir *ad vos et patriam*, écrivit-il en 796 à Offa de Mercie; mais je préfère rester *in peregrinatione* plutôt que d'aller là où personne n'est en sûreté et où mes conseils ne serviraient à rien¹³. » On apprend ainsi que le long séjour qu'Alcuin fit en Francie ne fut jamais pour lui qu'une *peregrinatio*, dont il eût été logique qu'elle prît fin un jour par un retour dans sa patrie.

Un palatin en service, un courtisan en réseau

Près du palais de son royal protecteur, Alcuin disposait d'une *mansiuncula*¹⁴, qu'il devait souvent quitter pour des missions officielles, par exemple quand Charlemagne lui demandait de participer à des conciles ou autres réunions :

– Ainsi au concile de Francfort réuni en 794 contre l'adoptianisme, où sa présence dut être imposée aux évêques – réticents devant la participation du simple diacre qu'il était – par un Charlemagne qui dut mettre en avant le fait qu'il était *in ecclesiasticis rebus eruditus*¹⁵.

– Ainsi au concile d'Aix de mai 800, toujours mobilisé contre l'adoptianisme, où, cette fois venu de Tours, Alcuin contribua à la rétractation de Félix d'Urgel¹⁶.

Curieusement, Alcuin ne fit pas le voyage de Rome à la fin de 800. Mais il s'y fit représenter aux cérémonies de décembre, dont un de ses disciples, Witto ou Wizzo, dit aussi Candidus, allait lui communiquer un rapport circonstancié¹⁷. Il est vrai que le roi et son conseiller anglo-saxon s'étaient plusieurs fois rencontrés au cours du printemps précédent – à *Centula*/Saint-Riquier, où Alcuin avait rejoint Charlemagne, venu célébrer Pâques dans l'abbaye d'Angilbert¹⁸; à Tours, où le roi était venu solliciter

10. Alc. Ep. 7, p. 31-33.

11. Alc. Ep. 200.

12. Alc. Ep. 42.

13. Alc. Ep. 101, p. 147.

14. MGH. Ep. 98, p. 142 : Alcuin y remercie le duc Eric de Frioul, qui a daigné *meae parvitatis familiariter mansiunculam visitare*.

15. Canon 56 du concile de Francfort : *Capitularia* 1, p. 78. Voir A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 88-89.

16. Alc. Ep. 194, p. 322. Voir aussi la *Vita Alc.*, p. 191.

17. Alc. Ep. 216, p. 360.

18. Alc. Ep. 306, p. 465.

l'avis de saint Martin et du gardien de son sanctuaire¹⁹; à Aix enfin, où – on vient de le voir – Alcuin était venu l'épauler dans la lutte contre l'évêque Félix.

Sur la trame des déplacements officiels, se greffaient les détours et les étapes dictés par l'amitié et la fidélité dues aux membres du réseau courtois du palais, plus particulièrement aux anciens disciples de l'école palatine : étaient ainsi privilégiées, dans les projets itinéraires d'Alcuin, les visites à Angilbert en son abbaye de *Centula*/Saint-Riquier, à Arn en celle d'Elnone/Saint-Amand, ou encore à Gisèle – celle qu'Alcuin présente dans une lettre à Charlemagne comme *religiosissimam sororem vestram* – à laquelle, de retour de mission à Quentovic en l'été 799, il rendit visite en son monastère de Chelles²⁰.

Un abbé en mission

Grâce aux indications qu'Alcuin donne dans ses lettres sur les lieux où il se trouvait, ceux qu'il venait de quitter, et ceux où il s'apprêtait à se rendre, on peut reconstituer les voyages qu'il effectua, au moins en certaines années ou saisons privilégiées par la documentation comme l'été 798 : alors, en juillet, Alcuin quitta Tours pour se rendre d'abord à Aix, où il n'a pu rencontrer Charlemagne, parti en Saxe; puis à Elnone/Saint-Amand, où il dut déplorer l'absence de l'abbé Arn, sans doute en visite dans son diocèse de Salzbouurg; en Artois puis à Choisy-au-Bac, dans la région de Compiègne; dans ses abbayes de Troyes et de Ferrières enfin; avant de rentrer fin septembre à Tours, où il apprit que les récoltes avaient été désastreuses²¹.

C'est qu'Alcuin avait reçu de Charlemagne plusieurs abbayes : Saint-Loup de Troyes, Ferrières-en-Gâtinais, la *cella* de Saint-Josse (rattachée à Ferrières, sans doute en 793), et surtout Saint-Martin de Tours, dont il reçut l'abbatiate en 796, et où il choisit de s'installer définitivement dès la fin de la même année. Du coup, il multiplia entre ses divers établissements des voyages gestionnaires et pastoraux, qui furent dans ses dernières années les principaux prétextes d'une mobilité de plus en plus réduite : *prima causa itineris mei fuit [causa] ecclesiarum Christi*, écrivit-il à Arn en 799²². C'est ainsi qu'à peine rentré à Tours en septembre 798, il partit visiter les dépendances de Saint-Martin pour tenter de remédier à la pénurie de vin et de blé dont souffrait l'abbaye tourangelles²³; et c'est ainsi qu'en 799, il fit le voyage de Quentovic, le grand port de la Manche situé tout près de sa *cella* de Saint-Josse, « *propter causas necessarias* » – pour des raisons écono-

19. *Annales Regni Francorum*, a° 800.

20. Alc. Ep. 177, p. 292.

21 Itinéraire de l'été 798 reconstitué par A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 198, d'après les lettres 146, 150, 153, 154, 156 et 158 de l'édition de DUMMLER.

22. Alc. Ep. 184, p. 309.

23. Alc. Ep. 156, p. 253-255 : *Hoc scias certissime quod in Toronicis partibus pene nihil remansit vini frugumque abundantia vix ad medietatem alterius anni. Ideo vadam volente Deo visitare fratres et ordinare res illorum, reversus in his iterum morare partibus.*

miques, dont on peut penser qu'elles étaient tributaires des communications avec l'Angleterre²⁴.

Quand, précisément au terme de sa tournée estivale de 799, Alcuin rentra à Tours en septembre, il usa dans une lettre à Angilbert d'une belle image, peut-être inspirée par les difficultés de ravitaillement de l'année précédente, car il y prétendait « voler vers son nid aimé pour nourrir avec des grains de piété ses poussins qui ouvraient leurs becs avides²⁵ ».

Alcuin en voyage

Pour toutes sortes de raisons, Alcuin disait vouloir voyager, mais ne voyageait pas autant qu'il l'aurait voulu, du moins dans la période – les dernières années de sa vie – que couvre le mieux sa correspondance : les voyages en effet pouvaient être difficiles, surtout s'ils étaient longs et qu'ils impliquaient la traversée des Alpes : le voyage de Rome lui paraît « tellement long et fatigant » [*de illo itinere vero longo et laborioso Romam eundi...*] qu'en 799 Alcuin annonce à Charlemagne que son état de santé l'empêchera de l'y accompagner²⁶. Dans une lettre adressée à Arn en 798, il envie presque celui-ci, auquel avait été donné le surnom d'*Aquila* – « l'Aigle » –, d'avoir le privilège de « pouvoir voler à travers les Alpes jusqu'à son nid [de Salzbourg]²⁷ ».

Ces longs voyages paraissaient tellement pénibles à Alcuin qu'il sollicitait toujours l'assistance spirituelle de ses correspondants : ainsi demanda-t-il à son disciple Colcu de prier pour lui à l'occasion de son second voyage en Angleterre en 790²⁸. En sens inverse, il s'engageait à supporter de ses prières ceux qui se trouvaient sur le départ : ce fut plus, semble-t-il, pour la pénibilité du voyage de Rome que pour ses enjeux politiques que Charlemagne fut ainsi gratifié du soutien de sa piété en 799²⁹.

Il fallut bien, cependant, qu'Alcuin prît quelquefois la route, au risque de bousculer son corps fatigué et malade. Ce qui frappe alors, c'est la cohérence de ses plans de voyage, où l'éventuelle improvisation liée aux circonstances s'inscrivait toujours

– dans des schémas logistiques cohérents (où, comme on l'a vu déjà à propos des étés 798 ou 799, l'utile était toujours joint à l'agréable), au point que les porteurs de lettres et autres messagers retrouvaient toujours aisément sa trace;

– et dans un calendrier bien précis – car, qu'il s'agît des voyages outremer ou des circuits continentaux –, c'était l'été que, comme tout un chacun à l'époque, il se déplaçait de préférence.

24. Alc. Ep. 177, p. 292.

25. Alc. Ep. 181, p. 300 : *Mense septembrio nidum revisere volat amatum, ut pullos, avidis hiantes rostris, pietatis pascat granulis.*

26. Alc. Ep. 177, p. 293.

27. Alc. Ep. 159, p. 260.

28. Alc. Ep. 7, p. 32.

29. Alc. Ep. 177, p. 293.

Les moyens de transport utilisés par Alcuin étaient variés. Pour les voyages maritimes bien sûr, et même pour certains voyages continentaux, il utilisait le bateau. Entre l'Angleterre du Nord et le continent, c'étaient les bateaux frisons (*naves Fresonum*) qui, d'après un poème adressé par Alcuin à ses anciens disciples d'Eboracum, paraissent avoir exercé un quasi monopole des liaisons maritimes³⁰. Pour quelqu'un qui venait de York, ces bateaux desservaient Dorestad, sur le delta du Rhin, et non Quentovic, le port neustrien qui n'apparaît dans la correspondance que comme voisin de la *cella* de Saint-Josse, et comme lieu de débarquement de marchandises attendues³¹.

Le long poème cité en exergue montre à quel point le bateau pouvait être utile, même à la remontée d'un fleuve comme le Rhin. Tantôt il était halé (« que ta proue soit dirigée par un très long câble [*prelongo remulco*], afin que ta poupe ne soit pas entraînée en arrière par le fleuve »); tantôt il progressait toute voile dehors (*tua vela leva*); tantôt il était mû à la rame (« après que tu auras creusé par la rame [*remigio*] l'espace du fleuve [*spatium amnem*] »), en attendant que, sur les petites rivières affluentes menant à Echternach, il dût être échoué (« que ta poupe fût prise par le sable [*harena*] ») là où il n'était plus possible que de continuer à pied (« *pedester* »)³².

Pour la plupart des déplacements continentaux, cependant, le cheval s'imposait. Mais il fallait qu'il fût équipé d'une selle confortable. Quand, en 801, Alcuin ne fut plus en mesure (physique) de prendre la route, il fit don à Ethelhard archevêque de Canterbury de sa monture et de sa selle – une selle qui était équipée comme devaient l'être celles des « pasteurs des églises de cette région » [de la Gaule franque, sans doute] : *Misi tibi sellam, qua ego caballicare solitus sum, sic parata sicut solent ecclesiarum pastores in hac regione habere*³³. ... Quand c'était l'abbé de Saint-Martin qui se déplaçait, on n' imagine pas qu'il le fit sans escorte. Ni quand il s'agissait du conseiller le plus écouté du roi des Francs ou de l'expert très apprécié des rois anglais – ainsi entrevoit-on, par exemple lors de la mission anglaise de 786, la présence à ses côtés du lecteur ou diacre anglo-saxon Putul³⁴.

Sans doute ne s'encombraient-ils pas d'un gros bagage. Quand le messager de Charlemagne le rejoignit sur la route pour lui transmettre les royales interrogations sur le mouvement des planètes, Alcuin lui fit répondre, non sans un certain bon sens, qu'étant en voyage, il n'avait pas sous la main la littérature nécessaire, *l'Histoire naturelle* de Pline en particulier, pour argumenter sa réponse³⁵.

30. Alc. Carm. 59, p. 273 : Alcuin demande à ses anciens élèves d'Eboracum d'écrire des poèmes et de les lui envoyer en en emplissant les bateaux des Frisons... *Carminibusque sacris naves implere Fresonum*....

31. Voir à ce propos S. LEBECQ, « Pour une histoire parallèle... ».

32. Alc. Carm. 4, p. 220-223, en particulier les vers 4, 11, 22, 23 et 24.

33. Alc. Ep. 230, p. 375.

34. Alc. Ep. 3, p. 28. Voir A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 38 et p. 71.

35. Alc. Ep. 155, p. 250.

On l'a entrevu : le choix des étapes, celui des escales, étaient dictés par le réseau de ses relations, de ses correspondants, de ses anciens disciples. Alcuin s'arrêtait de préférence dans les évêchés, dans les monastères, chez ses amis du palais. À Dorestad, où il n'avait pas de correspondant ecclésiastique, la seule possibilité qui lui fût offerte dans les années 775-780 fut de se faire héberger par les marchands du port ; mais leur accueil, vénal, ne lui laissa pas un bon souvenir : « Evite Dorestad, dit-il à sa *cartula*, car il y a des chances que le noir Hrothberct te refuse l'hospitalité de son toit, car ce marchand avide n'aime pas ta poésie³⁶. » Le problème ne se posait pas à Quentovic, le port jumeau (à presque tous les points de vue³⁷) de Dorestad, car ici l'abbé disposait de la *cella* toute proche de Saint-Josse.

Notons enfin qu'Alcuin fut un voyageur toujours attentif, qui enregistrait non seulement le nom, les caractères, les habitats, les gens des contrées traversées, mais aussi la nourriture qui lui était offerte aux diverses escales. Ainsi le long poème de la remontée du Rhin réserve-t-il à son lecteur des vignettes paysagères (par exemple à propos de ces *castella*, *domus*, *urbes*, et *florida rura*... de la moyenne vallée du Rhin, dont l'attrait risquait de mettre en retard le voyageur pressé) autant que gastronomiques, ou pour le moins alimentaires (ainsi à propos « du miel, de la bouillie [*compultim*] et du beurre » qu'on trouvait dans la région d'Utrecht, qui – hélas – ne produisait *non oleum nec vinum*)³⁸.

Voyages rêvés, voyages manqués, voyages métaphoriques

Si Alcuin déplorait volontiers la pénibilité des voyages, il exprima souvent le regret de se voir empêché par la maladie ou la vieillesse de prendre la route – surtout quand il se fût agi de retrouver des êtres chers, comme ses amis moines d'*Eboracum* ou comme la reine et abbesse northumbrienne Ætheldrude, vers lesquels l'attiraient ses pensées en ces années 795 et 796 où il était décidément tenaillé par le mal du pays³⁹ ; ou comme son disciple préféré Arn de Salzbourg, qu'il aurait voulu rejoindre en survolant les montagnes à l'instar d'Habbakuk, deux fois invoqué dans la correspondance à dix années d'intervalle⁴⁰, et dont le livre dans l'Ancien Testament (quatorzième livre prophétique) se termine par cette prière : « Yahvé mon Seigneur est ma force. Il rend mes pieds pareils à ceux des biches, sur les cimes Il porte mes pas » (Habbakuk, III 19).

Dans les toutes dernières années de sa vie, Alcuin, décidément au bout du rouleau et désormais immobilisé, ne cessa de s'en plaindre à Charlemagne, qui eût voulu le secouer encore⁴¹. Du moins lui restait-il la pos-

36. MGH Poet., *Carmen* 4, p. 220-223, vers 11-13.

37. Voir ci-dessus n. 31.

38. Alc. Carm. 4, p. 220-223, vers 68-69, et vers 9-10.

39. Alc. Ep. 47 et 105.

40. Alc. Ep. 10 (de 790, p. 36) ; et 193 (de 800, p. 319).

41. Alc. Ep. 177 (de 799, p. 292-294), 164 (de 800, p. 266), 238 (de 802, p. 383), 240 et 241 (de 802, p. 385-387).

sibilité de voyager par procuration : à lire la correspondance, on a parfois le sentiment que les messagers et les courriers, à l'arrivée ou en partance, se bousculaient à sa porte. Mais si le discours récurrent exprime le regret de ce nouvel état de fait, il lui est arrivé de se lâcher et d'en louer le ciel – ainsi dans une lettre adressée à Arn : « La clémence divine, prenant en considération la faiblesse de ma santé, m'a désormais libéré du bruit du siècle⁴². »

Saint-Martin, où il s'est fixé définitivement, devint non seulement le *nidum amatum* déjà évoqué, où l'oiseau aimait à revenir après ses tournées estivales⁴³, mais le *portus quietis* – un havre de paix où le naufragé, longtemps « ballotté par les tempêtes du siècle », avait enfin trouvé refuge⁴⁴.

Il faut dire que l'image contrastée des tourments du voyage et de la sérénité de l'arrivée au port hante l'œuvre lyrique d'Alcuin, aussi bien lorsqu'il évoque le travail de création du poète, qui, comme le *nauta... in portum veniens*, peut enfin souffler, l'âme heureuse et apaisée (*pectora laeta*), quand il dépose le stylet⁴⁵, que lorsqu'il évoque le *viator* qui, arrivé à une bifurcation, doit faire le choix de la bonne route⁴⁶.

On perçoit immédiatement le sens de la métaphore : le choix dont il est question est celui de la vie, car, ainsi qu'Alcuin l'écrit à Charlemagne en 799 :

« Cette vie est une route qui mène à notre vraie patrie [*ad patriam*]. Si elle est dure et étroite, on doit y progresser avec courage ; si elle est plane et facile, on doit courir pour éviter d'y tomber dans un piège. La Providence divine sait qui doit y faire un long voyage, et qui doit achever celui-ci rapidement⁴⁷... »

Si Dieu a fait pour lui le choix du plus long des voyages, le vieil Alcuin a voulu se familiariser avec le lieu même de son ultime accostage : selon son bio/hagiographe, pendant les dernières semaines de sa vie Alcuin ne se contenta pas de passer des nuits entières à prier dans « les basiliques des saints qui se trouvaient à l'intérieur de son monastère », mais il allait chanter seul l'office du soir « au lieu même qu'il avait choisi pour son ultime repos, tout près de l'église Saint-Martin », afin d'y méditer sur la fin de son voyage terrestre⁴⁸.

•

42. Alc. Ep 242, p. 387-388.

43. Voir ci-dessus n. 26.

44. Alc. Ep 187 (à des moines de Gothie, sans doute d'Aniane), p. 314 : *Ego vero, saeculi tempestatibus turbatus, casso multis in locis labore desudavi, sed modo quasi naufragus, Deo miserante, ad portum deiectus quietis, in quo me fessum et vulneratum iacentem deprecor sanctarum assiduitate orationum vestrae unanimis auxiliari, ut quandoque ad florentia virtutum rura pervenire merear, et bona securitate illi soli servire, in quo solo est totius spes salutis...*

45. Alc. Carm. 65 (4), p. 284.

46. Alc. Carm. 111, p. 343.

47. Alc. Ep. 198, p. 328 : *Via est haec vita pergentibus ad patriam. Si aspera est, si ardua est, viriliter gradienda est ; si plana, si prospera, caute currenda est, quia multos habet insidiatores.*

48. Vita Alc., c. 25 et c. 24, en particulier c. 24, p. 196 : *Vespertinum siquidem pro se agere officium, in loco qui elegerat post obitum quiescere, iuxta videlicet ecclesiam Sancti Martini,*

Alcuin mourut, comme il l'avait souhaité, le jour de la Pentecôte (19 mai) de l'année 804. Mais, par la volonté de l'évêque Joseph de Tours, il ne fut pas enterré à l'endroit, extérieur, qu'il avait lui-même choisi, mais à l'intérieur de la basilique, pour qu'il pût y être honoré aux côtés de saint Martin⁴⁹. Et c'est là que, suivant le dernier chapitre de la *Vita Alcuini*, fut placée sur sa tombe l'épithaphe que lui-même avait dictée de son vivant, et dont il avait voulu qu'elle s'adressât au *viator* de passage, qui serait, à son tour, en train d'accomplir le voyage de la vie – « arrête-toi ici un instant, voyageur, je t'en prie, et médite dans ton cœur les paroles que tu liras » sur cette pierre... car ton chemin aussi un jour s'arrêtera⁵⁰.

Pour Alcuin, qui a beaucoup voyagé quoi que sans doute il lui en coûtât, le seul vrai voyage fut bel et bien celui de son passage ici-bas. Et si Saint-Martin fut son « port du repos », et sa tombe son ultime débarcadère, la seule fin de son voyage terrestre fut le royaume, ou, pour mieux dire, la *patria*, de la félicité éternelle.

Les voyages d'Alcuin

hymnum sanctae Mariae evangelicum cum hac antiphona decantabat [...]. Dicens post orationem dominicam hos versus [...] Ad te, Domine, levavi animam meam », et reliqua huiusmodi...

49. Vita Alc., c. 28, p. 197.

50. Alc. Carm. 123, p. 350.

RESUME

Cette communication tente de récapituler ce que l'on sait des voyages d'Alcuin, en particulier d'après son œuvre poétique (par exemple le fameux poème sur le voyage rhénan) et surtout sa correspondance. Des voyages qu'il a effectués sur le continent alors qu'il était élève puis écolâtre de la cathédrale de York-*Eboracum*, on sait peu de choses – sinon qu'il lui est arrivé d'accompagner son maître Aelbert à Rome, ou d'aller à sa demande rendre visite à Charlemagne. En revanche, on sait que pendant son long séjour à la cour carolingienne, il n'est retourné que deux fois en Angleterre. Surtout, pendant les années qui précédèrent sa retraite définitive à Saint-Martin de Tours, il a beaucoup parcouru, à cheval, la moitié nord du royaume franc, soit pour effectuer des missions officielles pour Charlemagne, soit pour rendre visite à ses amis et anciens élèves du palais, soit pour inspecter et gérer les domaines de ses nombreuses abbayes. Presque complètement immobilisé par l'âge et la maladie dans les dernières années de sa vie, il a alors voyagé par procuration (se tenant informé des déplacements de ses nombreux correspondants), et a beaucoup médité sur le « voyage de la vie » et son ultime but, le royaume de la félicité éternelle.

ABSTRACT

This paper tries to sum up what we know about Alcuin's travels, specially from his poems such as the poem about a travel on the Rhine and from his letters. About his travels on the continent while he was a pupil and then school-master of the York-Eboracum cathedral we know very few, only that he occasionally go to Rome with his master Aelbert or that he visit Charlemagne on his master's request. On the other hand, we know that, during his long stay at the Carolingian court, he returned only two times in England. Above all, during the years preceding his final retirement at Saint-Martin de Tours, he rode extensively on horseback the northern half of the Frankish kingdom, either to fulfil official tasks for Charlemagne, either to visit his friends and alumni of the palace, either to inspect and manage the estates of his abbey. Almost completely paralysed by age and disease in his last years, he travelled by proxy, keeping in touch with his numerous correspondents and meditated on the "travel of life" and his ultimate aim, the kingdom of eternal felicity.